

PRÉAMBULE

« Qu'est-ce que la philosophie ? », interrogeait en son temps Gilles Deleuze. Alors que Michelle Bergadaà instruit dans cet ouvrage – inspiré de sa « leçon d'adieu » prononcée à l'Université de Genève le 2 octobre 2019 – la question du rapport au concept ô combien philosophique de « temps », on a envie de compléter la question : « qu'est-ce qui fabrique un Grand Auteur ? ».

Peut-être, d'abord, un chemin : celui qui vous mène du Tchad et de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique du Sud au Canada, à Cergy-Pontoise en France (à l'ESSEC Business School), à la Suisse (à l'Université de Genève). Avec évidemment mille et une escales ici et là, chemin faisant...

Et puisque le chemin, qui toujours se construit en marchant, n'est jamais rien d'autre que ce que l'on en fait, c'est bien sûr aussi dans un caractère qu'en cheminant l'auteur se construit un devenir de Grand Auteur. Or, le moins que l'on puisse dire, c'est que de caractère, la professeure Bergadaà n'en manque pas. Elle fait peur, elle l'assume. Elle en a même fait le sens de son combat, au service de cette intégrité qu'elle se donne pour mission désormais d'ériger au rang de *corpus* scientifique. Bon courage donc à ses adversaires... fraudeurs !

Mais ce qui fait un Grand Auteur, c'est peut-être aussi autre chose. Il faut avoir un jour croisé les yeux malicieux de la professeure Bergadaà, le charme de son sourire aussi doux que ravageur pour savoir que toute rencontre avec elle vous sort du

temps paisible qui s'écoule façon « *chronos* » pour créer chez vous, que vous le vouliez ou non, un « *kairos* ». Et rares sont les personnalités qui ont ce don de transformer l'ambiance d'une pièce par leur seule présence... Et à ce jeu personne n'est épargné par le niveau d'exigence fixé par la professeure Bergadaà : ni les doctorants, ni les collègues chercheurs ou professeurs, ni les présidents d'universités ou d'écoles, ni les présidents de comités de recrutements, de concours d'agrégation ou de section du Conseil national des universités.

Cette force de caractère réside peut-être dans le fait d'avoir réussi très vite, très tôt. Elle a obtenu certaines des plus belles récompenses scientifiques de son champ disciplinaire alors qu'elle ne se vivait encore à l'évidence que comme une débutante. Elle a présidé plusieurs années au destin de la plus importante revue scientifique de son champ, en sa qualité de rédactrice en chef de la revue *Recherche et Applications Marketing*, ce qui lui a donné un poste d'observation, d'action et de transformation unique sur le champ francophone. Ce monde de la recherche dont elle en connaît d'ailleurs les côtés clairs comme les forces obscures. En d'autres mots, on ne lui fait pas, à la professeure Bergadaà. Et nul doute que ce qu'elle partage dans cet ouvrage sera bien plus utile aux jeunes et moins jeunes chercheurs que nombre d'ouvrages de méthodes ou d'épistémologie... surtout s'ils pensent que l'intention scientifique pourrait un jour se conjuguer avec la recherche du confort. Non, il n'en est rien. Et c'est bien là l'un des messages essentiels de son ouvrage.

Et si c'était cela finalement un Grand Auteur ? Un combattant, qui attaque à la gorge et ne renonce jamais quand c'est l'essentiel qui est, pour lui, en jeu. Un explorateur, qui se défie des « cristallisations », de toutes les « cristallisations ». Un empêchement de chercher et de penser en rond, qui se méfie des récompenses, qui n'a que faire des orgueils et des prestiges, qui demande des comptes à ses Grands Auteurs et leur présente une addition salée quand il le juge utile.

Et si c'était cela finalement les traits d'un Grand Auteur ? Ceux d'un bout de jeune femme, que l'on imagine si bien interpellé à l'orée de son entrée dans le métier un autre Grand Auteur déjà installé et unanimement respecté, le professeur Henry Mintzberg, ceci pour lui signifier que son travail ne lui semblait pas aussi convaincant que l'unanimité dans la célébration semblait se plaie à le croire...

Et voilà comment au fil des lignes qui composent cet ouvrage, les plus grands noms de l'épistémologie sont convoqués, parfois taillés en pièce, d'autres fois honorés, toujours interrogés, discutés, mis au travail. Voilà comment les réflexions épistémologiques les plus profondes se trouvent confrontées aux transgressions les plus concrètes qui font désormais les unes des quotidiens. Voilà comment les dérives du système académique, dont rien ne semble pouvoir perturber la course (folle) et le diktat (ridicule) du « *publish or perish* », se trouve placé face à ses conséquences lorsqu'il court vers toujours plus de « performance » : il est une machine à fabriquer de la triche, du dopage, des drames, organisationnels comme humains.

Oui, et si c'était finalement de ce bois-là qu'était fait le temps qui construit un Grand Auteur ? Ce temps d'un itinéraire personnel gouverné par le souci d'intégrité, souci qui amène à affronter tous les obstacles, y compris, quand il le faut, en portant les combats devant les tribunaux... pour mieux constater les limites de ceux-ci pour instruire les sujets. Ce bois qui conduit aussi à toujours savoir reconnaître sa dette éternelle envers les auteurs qui vous ont aidé à vous construire, mais sans jamais imaginer que cela devrait vous empêcher de poursuivre la discussion d'égal à égal.

Et c'est ainsi que de fil en aiguille, entre éthique de la morale et éthique de la responsabilité le trajet devient celui d'un Grand Auteur : un exemple fascinant, que l'on suit d'ascension en ascension, des collines diverses qui vous emmènent patiemment mais sûrement vers la sagesse.

Et puisqu'il faut conclure, alors terminons en indiquant que comme un redoutable pied de nez, la professeure Bergadaà réussit ici la performance d'un croche-patte redoutable... au professeur Deleuze. À lui qui haïssait les sciences de gestion et du management, et le marketing au premier chef ; à lui qui jugeait qu'il serait effrayant de penser que les entreprises pourraient avoir une âme et que ce serait bien là la pire des nouvelles qu'on puisse annoncer ; à lui qui vomissait ces publicitaires qui osaient stupidement penser qu'ils créeraient des concepts pour mieux nous transformer en consommateur ; à ce professeur Deleuze, Michelle Bergadaà répond donc que l'intention scientifique rend le temps créateur, cet « acte de création » dont Deleuze assignait comme mission première à la philosophie.

Et c'est ainsi qu'après avoir refermé l'ouvrage, on sait qu'on ne fait que commencer à méditer et à explorer les conséquences de cette « Responsabilité Sociétale Académique » ; un concept donc, qui rentrera dans l'Histoire comme bergadaàien, et dont les professeurs et celles et ceux qui aspirent à le devenir n'ont pas fini de méditer l'exigence.

Denis DARPY, Jean-Philippe DENIS et Aude DEVILLE
Directeurs de collection

REMERCIEMENTS

J'exprime ma gratitude aux collègues et étudiants, collaborateurs universitaires, décideurs économiques et sociaux, et aux internautes cocréateurs de savoir, qui ont partagé mes aventures.

Je n'ai oublié aucun de vous et nos moments de complicité ne s'effaceront pas de ma mémoire.

Temporalité oblige, il faudrait que je remercie également ceux que je vais bientôt rencontrer et qui feront un bout de chemin avec nous.

Vous êtes trop nombreux pour que je vous cite nominativement.

Donc, merci à tous.

INTRODUCTION

Ma leçon d'adieu, donnée le 2 octobre 2019 à l'Université de Genève, s'intitulait « Le temps : entre science et création ». Cet ouvrage en est la résultante. La science d'abord, parce que je suis conduite par un besoin d'objectivité. Je n'aime pas les discussions autour de théories intermédiaires qui dépendent toujours d'un contexte particulier. Galilée fut le premier à considérer le temps comme une grandeur quantifiable qui permet de relier mathématiquement les expériences. C'est un temps externe à l'individu, objectif ou objectivable, mesurable et rassurant. La création ensuite, car je suis attirée par l'intrigue des signaux faibles, audibles à qui sait écouter. Il s'agit là de l'instant épiphanique par lequel débute toute nouvelle idée, cette petite lumière qui s'allume soudain quand deux neurones qui ne communiquaient pas se reconnaissent enfin. Il s'agit de ces fugaces secondes de création qui font s'écrier *eurêka* à Archimède et me font éclater de rire.

Le temps est aussi celui que Ricœur¹ qualifie d'« identité narrative », réplique aux contradictions temporelles humaines. Cet auteur imprime son influence dans la trame des pages qui suivent. Pour le philosophe, cette nécessaire mise en intrigue établit le lien profondément humain avec le caractère temporel de notre existence. Cet ouvrage se déroule ainsi sur un mode narratif, selon la chronologie de mes 35 années de

¹ Ricœur P. (1985), *Temps et récit. Le temps raconté*, t. III, coll. « L'ordre philosophique », Seuil, Paris.

carrière académique. Logiquement, on ne peut pas vivre un événement et le raconter, sauf quand le ressenti de l'événement s'est inscrit dans l'identité et qu'il y est toujours². C'est le cas de ceux qui figurent ici et je les écris donc au temps présent. J'utilise aussi la première personne du singulier jusqu'au moment où je me fonde peu à peu dans le mouvement des sciences de l'intégrité.

J'ai choisi le monde académique et il m'a adoptée. Ce microcosme de l'espace social a ses propres règles de jeu et enjeux. Il s'agit d'un espace structuré où des agents occupent des positions et luttent pour conserver leurs territoires. Je parlerai très peu de mes combats pour l'égalité de genre ou contre la fraude académique. Ce qui compte est que j'ai pu transformer tous ces « plafonds de verre » en intrigues à résoudre. Ces violences symboliques dont notre univers académique est friand m'ont peu à peu structurée et conduite vers l'étude de l'intégrité académique. En forgeant ma personnalité, elles ont aussi renforcé mes compétences de chercheur.

De nombreuses révolutions sociales ou scientifiques se sont produites au cours de ma carrière. Un récit est *de facto* sélectif des circonstances qui me conduisent vers des choix de sujets de recherche et d'action. Et c'est cette sélection, selon Ricœur, qui met de l'ordre dans ma temporalité et la complexité des événements sociétaux vécus en direct. Tous les objets, qu'ils soient humains ou matériels, induisent une question de recherche et déclenchent mécaniquement un raisonnement par projet. Et il n'y a pas de petites interrogations, car la vie est une aventure permanente à condition de savoir aussi voir et entendre le non-dit et le non-évident. Je présente ainsi les tensions qui m'incitent à chercher, à mettre en place des centres, des formations ou des associations, me procurant le champ d'expérimentation dont j'ai besoin pour comprendre et progresser.

2 Harré R. (1983), *Personal Being*, Basil Blackwell, Oxford.

Je suis visuelle. Donc cet ouvrage comporte des figures. L'avantage est qu'elles sont dynamiques et évoluent au fil des ans. Je ne peux pas me souvenir de toutes les idées que je manipule en permanence, alors j'en fixe la représentation devant mon bureau avec du ruban adhésif et elles me parlent. En outre, ces figures me procurent un succès certain lors des séances de synthèse collectives que je conduis dans divers *think tanks*. Les participants croient que je synthétise soudainement leur propos alors que je réordonne simplement leurs idées collectives dans l'un de mes schémas. L'intelligence ne relève pas d'une aptitude à l'invention permanente, mais de l'art d'accommoder les produits à disposition. Comme en cuisine.

En cheminant le long des chapitres de cet opusculé, j'en tisse la trame autour des auteurs qui m'ont marquée et qui m'ont conduite à construire peu à peu mon propre univers de recherche et d'action. Il en existe beaucoup d'autres que ceux-là ! Si j'ai lu un grand nombre d'auteurs, tous ne m'ont pas procuré cette impression d'apprendre sur moi et sur mes objets de recherche. Je cite ici ceux que j'ai approfondis en lisant plusieurs de leurs livres. Je suis attachée à ces auteurs. Je les ai parfois négligés et redécouverts avec l'impression de n'avoir pas bien écouté de vieux amis.

Le premier chapitre présente mon choix initial de la discipline du management, cette science de l'action, où l'on se confronte à la réalité. Contrairement aux sociologues qui observent et donnent à comprendre à leurs lecteurs, je suis l'enfant d'une science actionniste dont le pouvoir d'influence sur les entreprises et la société est fondamental. Florence ou Venise ont connu leur heure de gloire grâce aux marchands. Sans leur pouvoir économique, il n'y aurait jamais eu de si talentueux artistes. Choisir la gestion comme champ de recherche me paraît aussi noble que d'opter pour la physique théorique, la théologie ou les mathématiques pures... Si, bien sûr, la recherche repose d'abord sur la quête des outils intellectuels qui permettent d'en aborder les concepts.

Dans le chapitre deux, je parle du « champ » et du « monde » de la recherche. Je bénéficie d'une double culture intellectuelle, qui me conduit à ne pas trancher entre Bourdieu et Becker, entre structuralisme et interactionnisme, entre la sociologie dominante en France (à l'époque de mes débuts) et la sociologie de l'École de Chicago. Le management puise également ses connaissances de base dans des disciplines telles que l'économie, la sociologie, la psychologie ou l'anthropologie. La discipline vient étymologiquement de la relation du maître au disciple. Pourquoi ne serais-je liée qu'à un seul maître alors qu'il y a tant d'intelligence dans toutes les « disciplines » ? Des concepts, acceptés dans leur cadre d'origine comme « vrais », sont tributaires d'une réalité construite par leurs chercheurs, en fonction de leurs besoins spécifiques d'analyse. En ne sachant pas s'interroger en dehors de la sphère de ses pères fondateurs, une discipline risque d'être continuellement en retard sur les évolutions de la connaissance. Pourquoi devrais-je subir le conservatisme d'une seule d'entre elles ? Je suis profondément in-disciplinée !

Dans le chapitre trois, j'exprime ma passion pour la méthode. Tous mes sujets de recherche se transforment en objets de recherche, cette idée abstraite transposée en langage opérationnel en vue de rassembler des données empiriques nécessaires à l'étude du phénomène. Ils sont toujours établis grâce à mon structuralisme profond : objets délimités et construction qui éliminent flou, imprécision et arbitraire, en organisant les différents concepts par des liens de corrélation ou de subordination en vue de leur hiérarchisation. Mais je deviens ensuite interactionniste pour comprendre la dynamique en jeu entre les individus et entre les éléments des systèmes organisationnels dans lesquels ils se situent.

Le chapitre quatre marque un tournant majeur, car j'y abandonne définitivement l'individualisme méthodologique, en abordant la décennie de tous les dangers : les années 2000. Le temps n'avait guère changé depuis Max Weber : le temps lent des communautés, ce temps circulaire rythmé par les saisons

qui passent, se confrontait au temps de la société moderne, inscrit dans une flèche temporelle support de l'industrialisation. Quand soudain fait irruption le temps instantané, accéléré, le temps du web avec son cortège de crises. Tous les signaux passent au rouge d'un danger imminent pour le monde de la connaissance comme pour le monde en général. Je n'ai guère le temps de respirer et je publie beaucoup, sur l'intégrité notamment. C'est à cette époque que je comprends que je dois m'y consacrer et je lance ce qui deviendra un mouvement pour l'intégrité académique.

Dans le chapitre cinq, je poursuis mes recherches sous forme d'observations participantes pour mieux comprendre les ressorts de cette intégrité. Je m'intéresse toujours à l'expérience individuelle de l'acteur. Mais c'est dans la réunion des deux postures d'une éthique de la conviction et d'une éthique de la responsabilité que peut se réaliser l'intégrité. Cette quête me confronte à mes identités multiples de femme, de culture et de formation, car je suis tiraillée par un pragmatisme et un bon sens canadien, une intellectualité très française et une rigueur suisse. Je conduis deux recherches plus fondamentales : la première sur les personnes engagées dans le don et la seconde sur les acteurs défendant l'intégrité académique. Elles me permettent de proposer ce que sont nos racines identitaires communes à ces engagements. Elles nous indiquent ce qui, dans notre identité multiple, sera le plus puissant levier de notre implication dans une cause sociale telle que l'intégrité académique.

Le chapitre six s'intitule « Vers la responsabilité sociétale académique », en référence au cadre de la responsabilité sociétale des entreprises (RSE), développé depuis quelques années maintenant. La délinquance académique est bien un « fait social total » au sens de Mauss car le danger impacte à la fois les postures personnelles et les postures collectives. Telle est la leçon du cas d'école développé au début de ce chapitre : le cas Rylander. Il s'agit à présent de construire ensemble cette Responsabilité Sociétale Académique (RSA) et de développer une

éthique qui soit, elle aussi, conçue de manière systémique. Parce que notre société académique est aussi confrontée à une mise en cause de valeurs fondamentales, chacun adoptera une posture solidaire face aux enjeux d'une civilisation en danger.

Je conclus cet ouvrage par une nouvelle forme de temps qui sera le nôtre à l'avenir : le temps rythmé. Il nous faudra nous y adapter, comme nous avons appris à le faire pendant la période de confinement sanitaire durant laquelle cet ouvrage a été rédigé. Ce temps de pause contrainte nous a conduits à tenter d'éliminer les multiples ambiguïtés de notre vie privée et professionnelle. Ce concept d'ambiguïté est précisé pour articuler la considération de nos valeurs et de nos normes académiques. Ce temps rythmé autorise enfin le développement de « communautés de destin », par opposition aux anciennes « communautés d'enracinement » (fruits des sociétés archaïques incrustées dans un temps circulaire) et aux « communautés d'opportunités » (en explosion depuis le temps fragmenté induit par l'usage d'internet). Je suis toujours en quête de ce temps qui n'a pas de réalité objective indépendante de l'homme, comme au premier jour de mon doctorat. Et ce temps nouveau est tout à fait passionnant.